

I

Témoins, historiens, théoriciens Polybe et Sima Qian

D'abord, savoir de qui on parle. Un de mes camarades agrégatifs, faisant un exposé au séminaire d'André Aymard, vers 1950, se référait sans cesse à un certain « Livy », historien de Rome, qu'il distinguait soigneusement de Tite-Live. Polybe (Polybius) ne pose pas le même genre de problème.

Sima Qian, si. Car son nom, en caractères latins, s'écrit au moins de trois manières : la manière chinoise (Sima Qian en pinyin), la manière anglo-saxonne (Ssu-ma Ch'ien), la manière française (Sseu-ma Ts'ien).

Identification

À quelle époque Polybe a-t-il écrit son *Histoire* ? Impossible de répondre précisément. Plusieurs pensent qu'il a commencé de la rédiger vers -155¹. Il y a travaillé, en tout cas, jusqu'à sa mort², vers -125 ou -120³.

Vers le milieu du -II^e siècle, naissait Sima Qian, dont le nom est aussi glorieux dans l'histoire de l'historiographie chinoise que celui de Polybe dans l'histoire de l'historiographie grecque. Mais le *Shiji* (*Mémoires historiques*) est une œuvre moins personnelle, apparemment, que l'histoire de Polybe. Sima Qian a utilisé les matériaux rassemblés et élaborés par son père Sima Tan, « astronome » à la Cour entre -140 et -110⁴.

Les deux œuvres, celle de Polybe et celle de Sima Tan-Sima Qian sont donc quasiment contemporaines. Elles racontent deux histoires tout à fait séparées, fort différentes, étrangement ressemblantes pourtant, l'histoire de la naissance jumelle d'empires qui s'ignorent et dont chacun se croit unique, universel. La solennité du ton, chez les deux écrivains, est la même, justifiée par le sentiment de la nouveauté et de la grandeur des événements rapportés.

Deux grands témoins

La vingt-sixième année de son règne (-221), le roi de Qin « pour la première fois posséda tout l'empire ». Il ordonna à ses conseillers de délibérer sur un titre nouveau, plus digne de lui que celui de roi.

Et voici, rapportée par le *Shiji*, la substance de leurs propos : « Dans l'antiquité, le territoire des cinq empereurs était un carré de mille li de côté ; en dehors de ce territoire se trouvaient les domaines des seigneurs et les domaines des barbares ; les seigneurs tantôt venaient rendre hommage et tantôt s'en dispensaient ; le Fils du Ciel était incapable de leur imposer une règle. Maintenant Votre Majesté a levé les soldats de la justice ; elle a puni de mort les oppresseurs et les brigands ; elle a pacifié l'empire ; l'intérieur des mers a été organisé en commanderies et en préfectures ; les lois et les ordonnances émanent d'un seul chef ; depuis la haute antiquité jusqu'à nos jours, il n'y a jamais rien eu de tel ; c'est un résultat auquel n'ont pas atteint les cinq empereurs »⁵.

Voici, tirées des inscriptions du Premier Empereur (Shi Huangdi), les formules inlassablement répétées : « Il pacifia à la ronde les quatre extrémités du monde » ; « En la vingt-sixième année, il réunit pour la première fois le monde » ; « Tout ce qui est compris dans les six directions est la terre du souverain empereur » ; « C'est un gouvernement qui n'aura pas de fin », etc.⁶

Si le *Shiji* reprend ces formules pour caractériser la transformation révolutionnaire qui affecte les pays chinois autour de -221, s'il les reprend malgré la disparition rapide de la dynastie des Qin, remplacée dès -207 ou -202 par la dynastie des Han, c'est qu'après l'échec des révoltes régionales de -154 et grâce en particulier à l'œuvre centralisatrice de l'empereur Wu (-141/-87), l'unification venait d'être consolidée puissamment et apparaissait comme définitive. C'est aussi que la politique d'expansion de Wu rendait une actualité aux conquêtes du Premier Empereur et éclairait leur sens.

De la même façon, Polybe envisage les 139^e et 140^e olympiades à la lumière des événements postérieurs. Et l'allure nouvelle, plus franche et plus rapide, que prend l'expansion romaine depuis le milieu du -II^e siècle, a probablement contribué à affermir le jugement de l'historien sur la conquête romaine⁷.

L'unification territoriale, dans le monde chinois comme dans le monde méditerranéen, n'est pas la seule nouveauté de ce temps. Parallèlement se produisent des bouleversements sociaux de grande ampleur, qui s'accélèrent, eux aussi, depuis le milieu du ^{III}^e siècle. Sima Qian et Polybe en sont les témoins, plus ou moins engagés, plus ou moins insatisfaits, mais relativement lucides. Le premier constate que la puissance de l'argent grandit, que la richesse est devenue une condition de la vertu⁸. Il s'oppose à la politique autocratique de l'empereur Wu⁹. Polybe dénonce le goût du luxe, l'étalage de la richesse, l'avidité croissante. Il sent monter la colère des masses. Il prévoit le déclin de la constitution romaine et, à long terme, le retour à la monarchie¹⁰.

Sima Qian et Polybe ont l'impression de vivre une crise décisive, et les historiens d'aujourd'hui ne leur donnent pas tort. Granet décrit, en Chine, une « situation révolutionnaire » : il semble qu'à partir du règne de Wu, « la crise soit allée en se précipitant »¹¹. Les historiens de Rome et de la Méditerranée – nous l'avons vu – disent la même chose.

Un Polybe chinois ?

Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que nos deux ouvrages aient comme un air de parenté. Mais nous fuirons la facilité qui consisterait à parler, sans pousser plus avant, d'un « Polybe chinois » ou d'un « Sima Qian hellène ». Les *Mémoires historiques* (ou *des historiens*) ne sont pas une réplique extrême-orientale de *l'Histoire* (ou *des Histoires*) de Polybe, ni celle-ci une réplique méditerranéenne de ceux-là. Trois ou quatre petits détails de la biographie des auteurs et de leur méthode nous avertissent du danger qu'il y aurait à traiter par le mépris les spécificités régionales, les idiosyncrasies culturelles.

Considérons, par exemple, l'association du père et du fils dans la confection des *Mémoires historiques*, l'insistance de Sima Qian sur les mérites paternels, et aussi que le livre d'histoire comme entreprise familiale n'est pas, en Chine, un phénomène exceptionnel. Il y a un autre cas fameux : les Ban, père, fils et fille, auteurs, au I^{er} siècle et au début du II^e, d'une histoire des Han¹².

Rappelons-nous le rôle, médiocre d'ailleurs, mais permanent et officiel, des auteurs du *Shiji* à la Cour de Wu (« ducs grands astrologues », archivistes, chronologistes, etc.¹³), la situation de

Polybe à Rome, otage, puis ami et conseiller privé des Scipions, chargé de mission tout au plus¹⁴. Évoquons la castration infligée à Sima Qian sur l'ordre de son impérial maître, pour punir l'historien de la liberté qu'il avait prise de défendre un général malheureux¹⁵.

Plaçons en regard des longues citations textuelles des inscriptions du Premier Empereur, dans le *Shiji*, les opinions que Polybe émet, sous sa propre responsabilité et avec un si vif sentiment de son originalité de penseur, sur la suite des empires, la place de l'empire romain et la coupure hannibalique. Même si le résultat, l'idée exprimée, sont les mêmes, la différence dans les moyens, dans l'expression, est frappante.

Nous ne tenons pas pour rien ces différences, même si nous récusons les explications outrées par la Chine éternelle et l'éternel Occident. Le « sentiment chinois de la famille », l'historiographie comme « guide de la pratique bureaucratique »¹⁶, l'« idéal d'impersonnalité » des historiens¹⁷... : ces formules ne sont pas fausses.

Mais l'historiographie gréco-latine elle-même n'a pas de la propriété littéraire une notion très précise¹⁸ ; elle recourt à la compilation et au plagiat (songeons à Tite-Live démarquant Polybe, non sans contresens¹⁹. L'historiographie des familles et l'historiographie d'État, à Rome, sont antérieures à toute autre²⁰. Les premiers historiens « libres » sont des sénateurs, et l'histoire est restée longtemps le monopole du premier ordre²¹ avant d'être l'objet de tous les soins des empereurs²². Le service de l'État et l'historiographie ont des rapports étroits²³. La liberté de l'historien n'est pas assurée, – les œuvres détruites par la police, dès le règne d'Auguste, en témoignent²⁴.

Et inversement, l'« impersonnalité » n'est certes pas ce qui frappe le plus dans l'œuvre de Sima Qian, ni la « pratique bureaucratique » ce qui domine dans le comportement de cet homme « impatient de toute règle »²⁵, courageux, soucieux d'impartialité, plus critique à l'égard du pouvoir²⁶ que Polybe à l'égard de l'autorité romaine. Le *Shiji*, d'ailleurs, n'est pas une commande impériale. « Comme il fallut à Rome des écrivains de génie pour trouver dans les *commentarii pontificum* ou dans les *annales maximi* la matière de l'histoire », ainsi Sima Tan, « lorsqu'il entreprit de retracer les événements qui s'étaient déroulés depuis les temps les plus reculés jusqu'à son époque, fit une œuvre entièrement originale ; si ses fonctions lui

donnèrent un facile accès à tous les documents de l'Antiquité, ce ne fut pas en tant que chargé de ces fonctions qu'il écrivit ; il fut « un historien », non « un historiographe »²⁷.